



Revue  
jésuites

# NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

53 N° 5 1926

## L'Evangile de saint Jean d'après son plus récent commentaire

Jean CALES

p. 335 - 350

<https://www.nrt.be/es/articulos/l-evangile-de-saint-jean-d-apres-son-plus-recent-commentaire-3197>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

# L'Évangile de saint Jean d'après son plus récent commentaire <sup>(1)</sup>

On pourrait dire, en transposant un mot célèbre, que « peu de science éloigne de la *tradition*, mais beaucoup de science y ramène ». Au début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, plus d'un catholique était devenu perplexe au sujet de l'authenticité du quatrième Évangile et de son autorité historique. D'accord avec les hétérodoxes, les modernistes, non encore exclus de l'Église, affirmaient avec tant d'assurance et d'unanimité qu'un tel livre ne pouvait être d'un témoin oculaire et beaucoup moins de Jean, l'Apôtre ; que ses préoccupations, d'autre part, étaient, non point « d'ordre historique et biographique, mais d'ordre apologétique, didactique et théologique » ; que toutes les données de ses récits étaient ou empruntées aux synoptiques ou librement inventées par le narrateur pour servir de symboles à ses idées ; et que pareillement les discours qu'il met sur les lèvres de Jésus étaient pure fiction pour exprimer la pensée de l'Évangéliste!... N'y avait-il pas au moins quelque chose de vrai dans ces assertions et ne conviendrait-il pas de jeter au plus tôt du lest pour sauver ce qui pouvait être sauvé?

On verra ce qu'il faut penser de ces timidités et de ces fantaisies en lisant le très beau commentaire du R. P. Lagrange. Il rajeunit certes et renouvelle en quelque manière l'exégèse du quatrième Évangile et la solution du problème johannique. Mais c'est en bâtissant sur le fondement des anciens et progressant suivant leurs exemples et leur direction. La tradition, pour tous les points essentiels,

---

(1) *Évangile selon saint Jean*, par le P. M.-J. LAGRANGE, des Frères Prêcheurs (collection des *Études bibliques*). Paris-J. Gabalda, 1925. In-8° raisin de cxcix-551 pages. Prix : 60 fr.

sort de la discussion justifiée et victorieuse avec une sorte d'évidence.

Les notes qui suivent essaieront de le faire entrevoir. Mais elles ne sauraient donner une idée même approximative des richesses accumulées par l'éminent exégète de Jérusalem en ce nouveau volume; de sept cent cinquante grandes pages aussi pleines que lumineuses et chaudes.

Dans l'Introduction sont étudiées la question d'auteur, la critique littéraire, l'intention et la valeur historiques; les points principaux de la théologie groupés autour de la notion de *Fils de Dieu*, la critique textuelle, « spécialement en ce qui concerne les rapports de la Vulgate avec le texte grec ».

Le Commentaire interprète, section par section et verset par verset, ce texte grec imprimé au haut des pages paires et une version française qui y fait pendant sur les pages impaires. Ça et là, des notes additionnelles assez brèves insistent sur des passages plus importants ou plus controversés : « Origine de l'idée et de l'expression de Logos » ; « la naissance de l'Esprit et la nouvelle naissance » ; caractère historique du discours prononcé à propos du miracle de Bézatha et historicité du récit de la résurrection de Lazare ; caractère littéraire des discours après la Cène, etc.

Pour élucider la *question d'auteur*, il est d'usage de passer d'abord en revue les témoignages de la tradition et de les confirmer ensuite par les indications de l'Évangile lui-même. Avec raison, le R. P. Lagrange a suivi l'ordre inverse : le quatrième Évangile se donne manifestement pour l'œuvre de Jean, fils de Zébédée. Et la tradition l'a reconnu pour tel dès lors qu'elle l'a reçu pour l'œuvre d'un apôtre.

« Cette sorte d'authenticité qui est l'authenticité canonique, celle qui repose sur l'assentiment des chefs des églises, est celle sur laquelle nous devons surtout insister. Rien de plus solide que le témoignage des églises sur un écrit qui s'imposerait à leur foi, du moment qu'elles l'auraient reçu.

Cette manière de poser la question ne satisfait pas la curiosité des modernes. Pour eux, examiner l'authenticité, c'est s'enquérir des circonstances dans lesquelles un ouvrage a été composé, de la situation personnelle de l'auteur, des raisons qu'il a données à son entourage quand il s'est décidé à écrire, etc. Nous ne recueillons aucun renseignement de cette sorte chez les plus anciens témoins de l'évangile. Saint Irénée est le premier qui soit entré dans cette voie. Les adversaires de l'authenticité affectent de n'attacher de prix qu'à ces points de détail, et de réduire toute la tradition à un seul témoignage, qu'ils s'efforcent de rendre suspect.

Les défenseurs de l'authenticité ont pris la défense de saint Irénée, mais sans arriver à le faire absoudre de certaines confusions. Ce serait donc faire le jeu de l'opinion négative que d'exagérer l'importance des données qu'il nous fournit, par exemple sur l'évangile écrit à Éphèse. Nous tenons comme eux le séjour de Jean en Asie. Mais ce n'est pas le point décisif. Nous ne disons pas : le quatrième évangile est l'œuvre de Jean, fils de Zébédée, parce qu'il a été écrit à Éphèse et que l'apôtre a séjourné à Éphèse, mais simplement : toutes les églises ont accepté le témoignage que l'auteur s'est rendu à lui-même, et qui lui a été rendu par ceux qui le connaissaient. C'est ce témoignage qu'a recueilli Irénée à son tour ; ce n'est point une opinion qui soit venue d'Irénée. Secondairement nous apprenons d'Irénée, du Canon de Muratori, etc. des détails intéressants sur la composition de l'Évangile, détails qui n'ont pas tous la même valeur, mais dont l'affirmation traditionnelle ne dépend pas » (p. xxiii sq.). — On nous pardonnera d'avoir cité cette page tout au long. Elle contient un redressement de méthode fondé en raison et vraiment essentiel.

A la suite, le P. Lagrange parcourt pas à pas la série des témoignages, depuis saint Clément Romain jusqu'à Clément d'Alexandrie et à « tout le monde ».

Son opinion sur le célèbre passage de Papias a chance

d'être vrai. Le sens serait celui-ci. L'évêque d'Hiérapolis, au début de ses « Exégèses des paroles du Seigneur », déclarait qu'il n'hésiterait pas à y faire figurer les choses qu'il avait bien apprises des anciens et bien conservées dans sa mémoire, s'étant assuré de leur vérité. Car il avait le goût de s'informer des commandements du Seigneur, non des préceptes humains, comme trop de gens. — Si même, ajoutait-il, quelqu'un venait (à Hiérapolis) qui eût été à la suite des anciens (disciples immédiats des Apôtres), je lui demandais ce que, au témoignage de ces anciens, avaient dit André, ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Matthieu, ou quelque autre des disciples du Seigneur, ce que rapportent aujourd'hui (comme reçu pareillement des apôtres) Aristion et Jean l'Ancien. — Dans le grec actuel, Aristion et Jean l'Ancien sont qualifiés, tout comme les apôtres, de « disciples du Seigneur ». Mais ces mots manquent dans la version syriaque et sont « en contradiction avec tout l'esprit du morceau ». Ils sont sans doute interpolés.

Ainsi Papias avait interrogé autrefois des disciples immédiats des apôtres. Plus récemment, il a eu pour habitude de questionner aussi des disciples de disciples. C'est probablement de certains de ces témoins de troisième rang qu'il a entendu les racontars sur le millénarisme, sur l'âge avancé où serait mort Jésus, etc.

Lorsqu'Irénée cite des anciens en faveur des mêmes dires fabuleux, il est tributaire du naïf vieillard d'Hiérapolis et, par son intermédiaire, des mêmes témoins de valeur parfois suspecte. Il a eu le tort de trop déférer à l'autorité d'un « vieil homme », comme il l'appelle, qui était saint assurément, mais trop crédule et trop simple. — S'ensuit-il qu'Irénée, auditeur de Polycarpe, qui lui-même avait entendu Jean l'Apôtre, se soit trompé aussi en attribuant le quatrième Évangile à Jean de Zébédée et qu'il ait confondu celui-ci avec Jean l'Ancien? Il n'y en a pas même la plus légère apparence. — Mais qui était-ce que Jean l'Ancien? Sans doute un disciple des apôtres, et peut-être spécialement de l'apôtre Jean dont on le distinguait par son surnom

de « l'Ancien ». Il est connu seulement par Papias qui le mentionne deux fois après Aristion, lequel Aristion n'est pas connu plus que Jean l'Ancien.

Sous le titre de « *Critique littéraire* », le P. Lagrange étudie des questions multiples et assez diverses : intention de Jean à la fois fermement historique et nettement doctrinale, démontrée tant par le but que par le plan de son œuvre ; caractère littéraire du quatrième Évangile d'abord par comparaison avec les synoptiques, puis quant aux morceaux qui lui sont propres ; symbolisme johannique ; aspects personnels du style ; langue ; citations de l'Ancien Testament ; unité d'auteur.

L'intention de Jean a été certes d'enseigner une doctrine, mais au moyen de faits réels et non point fictifs. Il a choisi un certain nombre de miracles (et de discours) de Jésus afin que ses lecteurs croient que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et que, le croyant, ils aient la vie en son nom (xx, 30, 31). Comment eût-il pu atteindre un tel but par le récit de faits imaginaires ? — On a dit que son Évangile avait été écrit pour réfuter Cérinthe qui tenait que Jésus n'était pas le Christ et que celui-ci ne s'était pas incarné : le Christ était seulement venu en Jésus depuis le baptême jusqu'à la passion. — Jean, à coup sûr, affirme énergiquement le contraire de ces erreurs, mais sans polémique directe. Sa polémique vise les Juifs qui refusèrent de croire que Jésus fût le Messie, le Fils de Dieu. Si Cérinthe a été peut-être l'occasion de la composition de l'Évangile, il ne paraît pas qu'il en ait été le motif exprès, ni surtout principal.

Le plan, à son tour, indique le caractère à la fois doctrinal et historique. Il comprend deux grandes parties, abstraction faite du prologue : Vie publique et Passion suivie de la Résurrection (I, 19-xii ; xiii-xxi). C'est l'ordre des temps. Mais par une dérogation partielle à cet ordre, les enseignements aux disciples sont renvoyés systématiquement à la seconde partie (xiii-xvii). — Les subdivisions aussi suivent la marche des événements ; mais elles mettent plus ou moins en relief le progrès de la révélation et

l'accroissement correspondant des bonnes ou des mauvaises dispositions de ceux à qui elle est proposée. Des points de repères chronologiques sont mentionnés qui marquent le dessein de garder contact avec les faits, mais ne forment pas un cadre historique très précis. La pensée doctrinale prédomine dans le prologue qui tient la place des récits de Matthieu et de Luc sur l'enfance de Jésus.

Comparé avec les synoptiques, Jean a « moins d'histoires et plus de doctrine ». Il ne raconte que sept miracles, « sans aucune expulsion de démons, sans aucun tableau de guérisons nombreuses ». Il n'a rien sur les paraboles, ne rapporte aucun discours aux foules galiléennes. Manifestement il a fait un choix en rapport avec son but doctrinal. Mais pourquoi a-t-il omis des faits importants qui semblaient aller à son dessein : Transfiguration, institution de l'Eucharistie?... Sans doute parce qu'il les jugeait suffisamment proposés par les synoptiques qu'il connaissait et supposait connus. En revanche, il a répété, outre le récit de la Passion, cinq périopes contenues chez ses devanciers : vendeurs chassés, multiplication des pains, marche sur les eaux, onction de Béthanie, entrée à Jérusalem. Il semble que ç'ait été pour ajouter certaines précisions chronologiques, mieux lier les faits entre eux, faire mieux connaître les acteurs, corriger, non les données synoptiques, mais l'interprétation inexacte qu'on risquait d'en fournir. En général, Jean dépend moins que ses prédécesseurs de la forme stéréotypée de la catéchèse ; il paraît plus affranchi de la tradition. C'est qu'il en avait moins besoin parce que, témoin oculaire, il pouvait s'appuyer sur ses souvenirs personnels.

Dans les morceaux propres à Jean, il y a des récits, des dialogues, des entretiens ou discours. Le tout a une allure dramatique. « L'intérêt... saisit le lecteur dès les premiers mots, son attention (est) suspendue, l'émotion... le gagne et... se prolonge quand tout est fini ». Ce n'est point là l'effet d' « un art poursuivant son but propre en y pliant la réalité ». Le drame « est dans le fond des choses, dans la lutte entre la lumière et les ténèbres, dont la suprême péripétie est la mort de Jésus, aboutissant à la défaite de

celui qui s'est cru vainqueur». Étreint tout le premier, l'évangéliste, avec l'instinct du génie qui s'ignore, a fait passer son émotion dans son livre et l'a communiquée aux lecteurs.

Ses dialogues naissent spontanément des situations et ne sont pas un procédé littéraire artificiel « pour traiter une question religieuse ». Il est faux aussi qu'ils aboutissent, comme on l'a prétendu, à une série de quiproquos que le Maître prendrait plaisir à aggraver, loin de les éclaircir (en répondant aux questions de ses interlocuteurs qui ne l'ont pas compris, par la répétition de ce qu'il a dit déjà et par de nouvelles affirmations qui seront moins comprises encore). L'apparence ainsi caricaturée tient à la lourdeur d'esprit des disciples lents à comprendre ou à la mauvaise volonté d'auditeurs qui résistent à la lumière.

Les discours non plus ne sont point artificiellement composés. Ce sont des allocutions de circonstance qui révèlent leur caractère réel et véridique par leur éloignement même de tout ce qui indique « une composition méditée d'une partition conforme aux règles de l'art, d'un développement régulier ».

On se souvient que M. Loisy, en 1903, voyait partout des symboles dans le quatrième Évangile, et pour lui ces symboles remplaçaient la réalité. Cela n'est pas assurément. Mais on peut se demander si Jean, qui a fait un choix de miracles pour composer sa biographie de Jésus n'aurait pas fait porter ce choix sur des faits spécialement significatifs « de ce que le Fils de Dieu est devenu pour l'humanité » : lumière, résurrection et vie, etc. — Le P. Lagrange a essayé de répondre à cette question au cours de son commentaire. Une solution affirmative précise nous a paru s'imposer assez rarement.

Le paragraphe sur « les aspects personnels du style » est pénétrant et attachant, bien qu'il ne soit peut-être pas assez en nuances pour rendre la véritable impression du style johannique. On le décrit comme ayant de la simplicité » et même « une certaine candeur » bien éloignée de toute prétention littéraire, dénotant chez l'écrivain le don

de voir et « de rendre sensible non pas seulement le côté extérieur des choses, mais ce qu'elles suggèrent au cœur » ; le procédé intuitif ou inductif, par opposition à la dialectique paulinienne ; Jean « contemple la vérité sous plusieurs faces, et ces rayons de lumière finissent par former un faisceau, par se traduire en une formule définitive, comme : « et le Verbe s'est fait chair ». — C'est un « style sémitique » qui se reconnaît à la prédilection pour la phrase directe (l'évangéliste fait parler expressément les gens au lieu d'indiquer simplement ce qu'ils disent) ; à la manière de faire avancer le discours moins par la liaison des idées que par l'appel des mots ; au parallélisme antithétique, et même à l'*inclusio* qui fait répéter à la fin d'une péripécopie un ou deux des mots qui l'ont ouverte ; au caractère rythmé, si évident qu'il donne la tentation de marquer des stiques parallèles, comme dans la poésie hébraïque. Le tout est relevé par une certaine solennité et « gravité surnaturelle » digne de la biographie et des discours du Fils de Dieu.

Relativement à la langue, le regretté C. F. Burney a soutenu, voici quelques années, « *l'origine araméenne du quatrième Évangile* » dans un ouvrage portant précisément ce titre. Le texte grec ne serait qu'une traduction. — Après avoir étudié longuement la grammaire et le vocabulaire, le P. Lagrange conclut très judicieusement : « Nous ne pouvons nous résoudre à accepter cette solution qui ne tient pas assez de compte d'une certaine fluidité de l'Évangile, d'une grâce des alliances de mots, d'une précision des termes qui semblent exclure l'intermédiaire d'une traduction : en lisant Jean on boit à la source ». — Mais alors comment expliquer qu'un même auteur ait écrit l'Évangile en grec fort correct et l'Apocalypse en une langue à moitié barbare ? — « Rien n'empêche que Jean, dictant son Évangile à un secrétaire très avisé, ne lui ait laissé une certaine liberté dans le choix des formes, de façon à ménager la grammaire sans rien enlever au caractère particulier du style », nettement sémitique, ainsi que nous l'avons vu.

La parfaite unité de style et de langue rend évidente l'unité d'auteur et ne permet pas de prendre au sérieux les

efforts faits depuis quelque temps pour découvrir dans le quatrième Évangile une œuvre composite.

Le chapitre de la critique littéraire a montré que le quatrième Évangile appartient au genre historique en même temps qu'au genre doctrinal. A la « *critique historique* », il reste de contrôler la valeur historique de Jean par l'examen de la vraisemblance des faits et de leur possibilité de conciliation avec ceux des synoptiques.

L'Évangile johannique touche à la topographie et à la géographie. Il ne nomme pas moins de dix-neuf localités ou pays absents des synoptiques. Et partout où l'on peut vérifier ses dires, on les trouve d'une parfaite exactitude. L'affirmation qu'il ne sait rien de réel que ce qu'il emprunte à ses devanciers apparaît là d'une fausseté flagrante. — Sans avoir une chronologie d'historien de profession, il contient, surtout par l'indication des fêtes, nombre de repères chronologiques permettant d'étendre à un minimum de deux ans et demi le ministère de Jésus que les synoptiques considérés seuls pourraient paraître réduire à une année unique. Son indication précise du jour où mourut Jésus (14 Nizan) corrige une erreur qu'on n'eût pas manqué de commettre si l'on n'avait que les trois Évangiles plus anciens. Sur « le milieu historique » où s'est déroulée la vie ici-bas du Verbe incarné, Jean a une multitude de détails qu'on n'eût pu deviner quarante ans après les événements et qui dénotent le témoin oculaire : Juifs entre eux et dans leur situation vis-à-vis des Romains ; « Israël sous la Loi : usages et opinions » du temps ; Samaritains chez eux et dans leurs rapports avec les Juifs.

Valait-il la peine de réfuter les fantaisies sophistiquées de M. Loisy sur l'emprunt aux synoptiques de données métamorphosées dans le quatrième Évangile jusqu'à en devenir contradictoires et méconnaissables ? Peut-être, par pitié pour des lecteurs ignorants ou naïfs. — En tout cas, le R. P. Lagrange montre fort bien que sans Jean nous serions arrivés malaisément à comprendre les allusions faites par les synoptiques à plusieurs séjours de Jésus à Jérusalem

(Lc. XIII, 22; XVII, 11; Mt. XXIII, 37; etc., etc.). Et Renan déjà déclarait « que ces séjours à Jérusalem » constituent pour notre Évangile « un triomphe décisif ». D'autant que sans eux « il serait impossible d'expliquer comment le christianisme est sorti de Jérusalem et non point de Galilée ». — Après une brève comparaison de Jean et des synoptiques touchant « le temps du ministère » et « Jésus et Jean-Baptiste », le critique historique peut conclure : « On constatera que Jo. donne aux synoptiques d'utiles suppléments, qu'il contribue à rendre leur récit plus clair, et que si, dans sa parfaite indépendance, il semble en opposition avec eux, c'est à lui qu'il faut donner raison, sauf à montrer que la contrariété n'est point une contradiction formelle ».

« Sur la théologie de Jean et sur ses origines, il y aurait un gros volume à écrire. » Le chapitre sur « *Jean le Théologien* » ne prétend pas y suppléer ; il veut indiquer « seulement les traits essentiels du thème principal, celui du Fils de Dieu avec les notions connexes » de Messie, Fils de l'homme, *Logos*, etc.

D'après les critiques radicaux, « la théologie de Jean... ne coïncide pas avec celle des synoptiques,... elle ne répond pas, telle que Jean la prête à Jésus, aux circonstances du temps de Jésus, mais bien à la foi de la fin du I<sup>er</sup> siècle ;... la physionomie du Christ comme docteur n'est pas la même (chez Jean) que celle du Maître des paraboles et du prédicateur du règne de Dieu. Le Jésus des synoptiques ne parlait que de Dieu, celui de Jean prend la place de Dieu ». — D'après les synoptiques, « la controverse avec les Pharisiens a roulé authentiquement sur la pratique de la Loi, sur la façon de l'entendre, sur les additions qu'y avait faites la tradition des anciens ; dans Jean, tout cela a disparu : Jésus veut inculquer aux Juifs le dogme de sa nature divine, et ils se montrent récalcitrants ». — C'est assez dire qu'il faudrait, contrairement à la Commission biblique, tenir les discours prêtés à Jésus « pour des compositions théologiques de l'évangéliste » et non pour « des discours du Seigneur ».

— Mais non : ce sont « vraiment et proprement des discours du Seigneur ». Personne ne prétend toutefois qu'ils soient rapportés textuellement. Une preuve que Jean a « participé... à la forme du style, c'est la ressemblance entre le style des paroles de Jésus et celui de la première épître ». Suivant Mgr Ruch (cité p. CXLVII), « les catholiques de toute école... admettent que, si l'évangéliste conserve avec fidélité la substance de l'enseignement du Sauveur, il fait subir aux discours un certain travail de condensation et d'adaptation, il revêt les pensées du Verbe incarné d'une forme littéraire personnelle et bien caractérisée ».

Le P. Lagrange ajoute une remarque dont il tirera grand parti, sans se dissimuler qu'il entre « ainsi dans une voie quelque peu nouvelle et hérissée de difficultés ». En s'appuyant sur la critique littéraire, il faut distinguer trois degrés de développement dans la théologie du quatrième Évangile : celle des discours de Jésus ; celle des entretiens intimes avec les disciples ; et enfin « la théologie développée par Jean, soit dans le prologue, soit dans les commentaires ajoutés aux paroles de Jésus et du Baptiste (III, 15<sup>b</sup>-21 ; 31-36), soit dans le résumé qu'il a donné de la prédication du Sauveur (XII, 44-50), théologie d'ailleurs parfaitement conforme aux principes énoncés dans les discours du Maître ».

En conséquence, on étudie d'abord « la personne de Jésus, telle qu'elle se révèle dans son ministère public ». C'est la même que dans les synoptiques. Mais Jean met en plein relief un côté que ses devanciers y mettaient moins. Chez lui, Jésus s'adresse à une foule « composée de Juifs de Jérusalem ou de Galiléens zélés, enflammés par l'émotion du pèlerinage à la maison de Dieu », et non plus à « la foule des bords du lac témoin de tant de miracles, ravie de la bonté et de la douceur de Jésus, séduite par une parole qui se mettait à sa portée ». Les discours s'en ressentent. — « On s'étonne cependant que Jésus ait porté la controverse sur le point de sa divinité ». Aussi n'est-ce point par là qu'il débuta. « La question soulevée fut préci-

sément la même qui avait fait naître en Galilée l'âpre opposition pharisienne, ce fut celle de l'observance ou du mépris du sabbat (v, 16). » Qui était donc Jésus pour ne pas tenir compte du sabbat? — Quel droit s'arrogeait-il? — Les synoptiques touchent aussi ce thème. Jean devait y insister, étant donné son point de vue.

Relativement à la question du messianisme et au titre de Fils de l'homme, il n'y a pas de différence bien sensible entre les dires de Jésus dans les trois premiers Évangiles et dans celui de Jean. « Seulement dans Jean le Messie est plus constamment le Fils de Dieu ».

Et c'est là « le point délicat de la théologie johannique ». Aussi le P. Lagrange y insiste-t-il. Il résulte bien des déclarations de Jésus qu'« il est un avec son Père, c'est-à-dire la même chose que lui, tout en demeurant distinct de lui... Mais la manière de le dire n'est pas indifférente ». Le Jésus johannique ne s'est révélé que peu à peu. Il ne dit jamais : « Je suis Dieu ». — Ce qu'il demande constamment aux Juifs, « c'est de le reconnaître comme l'envoyé du Père, ayant vraiment droit au titre de Fils, sans préciser s'il était devenu Fils en devenant Messie,... où s'il l'était de toute éternité... On notera (aussi) que Jésus n'a parlé de l'Esprit-Saint distinctement qu'à ses disciples ».

On ne peut contester que le « moi » du Christ soit beaucoup plus en vedette chez Jean que chez les synoptiques. Et il résulte de bien des textes qu'il est une personne en deux natures. « Jésus ne s'est pas dérobé, par une humilité affectée, au devoir d'annoncer aux hommes, même mal intentionnés, ce qu'il était et ce qu'il voulait être pour eux ». Encore est-il qu'il a insisté le plus souvent sur sa mission, laissant constamment apparaître sa dépendance vis-à-vis du Père. En tout, il n'agissait que pour lui obéir. Si donc il a constamment « préparé les Juifs à l'affirmation de son moi divin », il s'est gardé d'étaler ce moi, comme le prétendent les critiques radicaux.

Dans le prologue il est dit que « le Verbe est lumière... On en a conclu que de ce thème théorique servant de programme, Jean a tiré les déclarations qu'il a placées dans la

bouche de Jésus, et qui par conséquent ne seraient pas historiques ni tirées de la tradition ». Mais III, 19-21 sont des réflexions de l'évangéliste et XII-46 est dans un résumé où la pensée personnelle de Jean se mêle plus que dans les discours prononcés par Jésus. Dans les textes où Jésus parle, il ne dit pas qu'il est la « lumière essentielle », mais que, de par sa mission, il est « le dispensateur de la vérité ».

La question de « Jésus-Christ, vie et auteur de la vie » offre plus de complexité. Suivant les critiques, l'idée de la vie spirituelle sur terre serait une invention de Jean. Les synoptiques « ne pensaient qu'à l'avènement glorieux prochain du Christ. Jean, lui, y aurait renoncé et l'aurait remplacé par un avènement intérieur et spirituel ». — En réalité, le Jésus des synoptiques prêche le royaume de Dieu, royaume à venir surtout, mais déjà commencé ou plutôt règne de Dieu établi par Jésus pour conduire à son royaume éternel. Jean n'insiste pas sur le royaume, qu'il mentionne pourtant trois fois, et inculque en revanche une doctrine très importante, omise dans la catéchèse, celle de la vie spirituelle par la foi en Jésus : c'est la vie éternelle commencée dès ici-bas et destinée à s'épanouir pleinement lors de la résurrection.

Tout compte fait, la doctrine sur la personne du Christ telle qu'elle est proposée dans les discours de Jésus aux Juifs relatés par saint Jean contient bien peu de points qui ne soient au moins brièvement indiqués dans les discours synoptiques.

Dans les entretiens avec les disciples (xiv-xvii), la doctrine reste bien la même aussi, mais plus développée et plus approfondie. — N'était-il pas dit chez les synoptiques : « Il vous est donné de connaître les mystères du royaume ; à ceux-ci cela n'est pas donné » ? — Jean est donc tout à fait dans le thème de ses prédécesseurs, « et il les complète sur les points les plus mystérieux, que la catéchèse n'avait pas d'abord abordés, mais qui étaient bien dans la foi primitive des apôtres, comme le prouve l'enseignement de saint Paul ».

Jésus apparaît, dans les entretiens intimes, en tête à tête

avec le Père ; ils se rendent gloire mutuellement. La foi dans l'un et l'autre est mise au même rang. Le Fils aussi exauce les prières. Il est dans le Père et le Père est en lui. Il parle de la gloire que le Père lui avait donnée dès avant la création du monde... Disons, ne pouvant entrer dans les détails, que Jésus ouvre à ses amis des perspectives sur la vie intime de la Trinité et sur la vie de la grâce inaugurant la vie de la gloire...

Là aussi où Jean paraît résumer la prédication de Jésus, commenter ses paroles ou celles du Baptiste (xii, 44-50 ; III, 16-21, 31-36), la doctrine paraît se rapprocher de celle du Prologue.

Dans celui-ci, les principes sont exposés avec plus de clarté et d'ampleur, et plus systématiquement, que dans les discours de Jésus : le Verbe est Dieu ; il est lumière, auteur de la vie ; c'est le Monogène. Il s'est fait chair. Ceux qui l'ont reçu, qui croient en lui, sont aussi spirituellement engendrés par le Père. Et ici seulement se trouve le nom de Logos... — Jean historien ne fait donc point parler Jésus comme il parle de lui-même quand il s'exprime en théologien.

Son Jésus, redisons-le, est bien celui des synoptiques, mais vu sous un autre angle ; et, en somme, Jean aide puissamment à comprendre ses devanciers, leurs allusions à la puissance de Jésus, « à sa connaissance de Dieu, à ce qu'il y a de mystérieux dans sa personne ».

On a disserté à perte de vue sur l'« origine des titres de Fils de Dieu et de Logos ». Le P. Lagrange résume les opinions les plus récentes. Dieu sait ce qu'elles n'ont pas découvert !

En fait, l'un et l'autre titre avaient des amorces dans l'Ancien Testament. Fils de Dieu se disait d'Israël, du roi théocratique, des magistrats, des êtres surhumains qui formaient la cour céleste. On voit s'il convenait particulièrement au Messie ! Et de Jésus il vaut proprement et à la lettre.

On renonce communément aujourd'hui à faire du Logos de Jean un emprunt direct à Philon... Suivant le regretté

P. Rousselot (dans *Christus*) le terme était dans l'air à l'époque de Jean, comme y ont été, plus près de nous, les mots Raison, Science, Vie, résumant tout l'idéal d'une époque. En le montrant réalisé dans Jésus, Fils de Dieu, Jean aurait décuplé la force de pénétration du christianisme, augmenté en d'incalculables proportions l'emprise de la religion sur les âmes. — Le P. Lagrange n'en croit rien et en dit ses raisons. Accordons-lui tout au moins qu'il y a là une exagération notable. — Le Logos a des racines dans l'Ancien Testament où la parole créatrice est si en relief. Le Logos de *Sagesse* XVI, 12 et XVIII, 15, s'il n'a pas influencé Jean, montre au moins qu'une certaine personnification de la Parole n'était pas nouvelle dans le monde juif. — Qui sait si le Logos de Philon, par l'intermédiaire de l'alexandrin Apollos, n'avait pas quelque peu touché les chrétiens de l'Asie? — Et il est certain qu'on parlait beaucoup de Logos dans le monde grec. — Laquelle de ces causes, en outre de l'inspiration hagiographique, a plus ou moins agi sur l'esprit de l'évangéliste, nul ne saurait le dire. La question peut encore progresser, pourvu qu'on ne cherche pas du côté de Thot-Hermès et des religions à mystères, comme font des critiques récents, toujours en quête d'une explication naturelle des origines chrétiennes.

Nous nous sommes attardé sur l'Introduction, sans faire autre chose que l'effleurer. Et il ne nous reste plus de place pour parler du commentaire. Il n'est ni moins remarquable ni moins digne de méditation. On y reconnaît l'œuvre d'une intelligence très ouverte, très compréhensive, toujours en vibration, servie par une érudition très étendue et très précise. Le cœur aussi y joue son rôle, par exemple à propos de Marie aux noces de Cana, de la résurrection de Lazare, de la Passion... Et c'est particulièrement justice quand on explique l'Évangile de l'Amour, de l'unité des personnes en Dieu et de l'union des hommes avec Dieu et entre eux. — Le commentateur peut se rassurer. Il n'est pas « de ceux qui n'ont pas compris la Lumière ». Son « Saint Jean » couronne magnifiquement son *Opus magnum* sur les Évan-

giles, travail qui suffirait largement à illustrer une vie et qui ne représente qu'une part relativement modeste de son activité. — Il aurait certes droit au repos dorénavant. Mais il est de ceux qui ne se reposent pas avant « la nuit où personne ne peut plus travailler ». Nous espérons que cette nuit ne viendra pas encore de si tôt pour lui. — Nous souhaiterions qu'il nous donnât bientôt un travail sur les Épîtres johanniques qui ne serait qu'un complément au commentaire de l'Évangile. Et s'il y ajoutait même une étude de toutes les Épîtres catholiques, il rendrait un précieux service à cette partie du Nouveau Testament que l'exégèse a quelque peu négligée, ce semble, chez les catholiques et chez les autres.

J. CALÈS, S. I.